

Depuis trente ans, Dominique Bouchereau fait carrière comme agent de remplacement en exploitation agricole.



Vite tracé

- 29 janvier 1965 : naissance à Nantes.
- 1982 : obtention du BEPA, Brevet d'Études Professionnelles Agricoles.
- 1986 : première expérience professionnelle au Canada dans une ferme bovine et ovine.
- 1989/1990 : obtention du CCTAR, Certificat de Capacité Technique Agricole et Rurale.
- 1990/1991 : deuxième voyage à Canada, dans une exploitation bovine et érablière.
- 1992 : obtention du BTS ACSE, Analyse Conduite et Stratégie de l'Entreprise agricole.
- 2002 : rejoint le service de remplacement.
- 2011 : élu président de l'ASAVPA 44, association des salariés de l'agriculture pour la vulgarisation du progrès agricole de la Loire-Atlantique.
- 2013 : délégué régional de la CFTC Agri.

Agent double

► De fermes en fermes, en France et à l'étranger, Dominique Bouchereau a appris l'agriculture sur le terrain. Il a pourtant choisi de ne pas être exploitant mais de mettre ses compétences au service des agriculteurs de Loire-Atlantique. Son métier : agent de remplacement.

Un jour dans une exploitation laitière, le lendemain dans une ferme porcine, la semaine suivante dans un gaec spécialisé en viande bovine... L'emploi du temps de Dominique Bouchereau n'est jamais figé. Son lieu de travail non plus. « J'exerce sur un secteur allant de Savenay à Montoir-de-Bretagne en passant par Pontchâteau, pour des missions allant d'une journée à plusieurs semaines. » Depuis 2002, il est agent de remplacement au sein de l'association « La Remplaçante du Sillon ». « J'interviens principalement quand un agriculteur ou une agricultrice est en arrêt maladie ou suite à un accident. Mais je le ou la remplace aussi lorsqu'il ou elle prend des vacances ou pendant un congé maternité ou paternité. » Ce service, initié nationalement dans les années 70, vise assurer la continuité de l'exploitant en cas d'absence, choisie ou imposée. Dominique Bouchereau lui, a découvert son existence en 2002, au hasard d'une discussion avec un voisin agriculteur.

Dominique Bouchereau

Le remplacement au service des agriculteurs

Initié dans les années 70, le remplacement en agriculture s'est structuré au fil des années. En 1998, la Fédération nationale des services de remplacement a été officiellement créée par le Conseil de l'Agriculture Française. Aujourd'hui, le service fonctionne en réseau avec des structures implantées régionalement. Pour en bénéficier, chaque agriculteur ou exploitant doit adhérer au service de sa circonscription géographique. En échange de son adhésion, il ou elle peut ainsi être remplacé pendant des vacances, un arrêt maladie, un congé maternité ou paternité mais aussi pendant des sessions de formation. Chaque année, plus de 600 000 journées de remplacement sont ainsi assurées par le service et ses 13 000 salariés dont 3 000 sont en CDI. Pour en savoir plus sur les modalités ou le recrutement des agents de remplacement, rendez-vous sur le site Internet : www.servicedereplacement.fr.

« Je travaillais à l'époque dans une exploitation en Mayenne. Cela faisait un an que je faisais des allers-retours entre Malville où j'habite, et mon lieu de travail. J'avais envie de stabilité. J'ai assisté à l'assemblée générale du service de remplacement de mon secteur. Une place était disponible. Je me suis dit que j'allais tenter l'expérience pendant un mois. » 13 ans plus tard, il fait partie des permanents. Salarié, en CDI et à 39 heures par semaine. A 50 ans, il a désormais trouvé son équilibre entre sa passion pour l'agriculture et sa hantise de la routine.

« Apprendre en travaillant »

L'amour de la terre, Dominique Bouchereau l'a dans le sang. Il n'est pourtant pas fils d'agriculteurs mais petit-fils de fermiers. S'il a grandi à Nantes, il se souvient des journées passées dans la ferme de ses grands-parents paternels à Malville. « Ils avaient trois à quatre hectares de terres et quelques vaches laitières. C'était de l'agriculture vivrière, une toute petite structure. » Assez grande toutefois pour susciter sa vocation. A la fin du collège, Dominique Bouchereau embraye sur un brevet d'études professionnelles agricoles (BEPA) à Château-Gonthier. « Mon diplôme obtenu, j'ai cherché une place dans une exploitation. Je voulais apprendre en travaillant. J'ai été embauché chez un éleveur de moutons dans la Creuse. J'y suis resté un an, avant de partir ensuite dans une autre ferme, dans l'Indre. » A l'époque, le service militaire est toujours en vigueur et l'appel du drapeau approche. « Pour patienter, je me suis fait embaucher dans une exploitation nivernaise. Elle faisait de l'élevage de bovins, de moutons et cultivait des céréales. » Sur place, Dominique fait la connaissance de Canadiens venus en France apprendre le métier. « On a tissé des liens. Après l'armée, j'ai décidé de partir au Québec pour à mon tour découvrir leur

façon de travailler. » C'était en 1986. Il passe alors huit mois dans une ferme bovine et ovine près de Sherbrooke avant de rentrer en France. « J'avais envie de reprendre mes études, d'aller au delà du BEPA. »

Agriculteur sans frontière

A son retour, le Nantais s'inscrit pour passer le CCTAR, le certificat de capacité technique agricole et rurale. Pendant les quelques semaines qui le séparent du début de sa formation, il choisit de poursuivre son tour de France. Dans l'Indre, les Vosges ou l'Aveyron, il propose ses services aux agriculteurs en quête de main d'œuvre. Ses envies d'ailleurs ne s'arrêtent pas là. Le CCTAR en poche, il s'envole à nouveau pour le Québec. Direction le Pays des Bois Francs. « Pendant ma formation j'ai contacté Jacques Proulx, le président de l'Union des Producteurs Agricoles. Je lui ai demandé s'il ne connaissait pas une exploitation à la recherche d'un salarié. Il m'a rappelé 10 jours avant la fin de mes études. Le 1^{er} juillet, je prenais l'avion. »

A mi-chemin entre Montréal et Québec, la ferme qui l'emploie est spécialisée dans l'élevage bovin viande et la culture... de l'érable. Une découverte, tout comme celle de l'agriculture canadienne. « Les Canadiens ont une toute autre manière de travailler. Ils sont plus individualistes. Ils ne connaissent pas les CUMA par exemple. Il faut dire que les territoires sont immenses et que l'hiver dure 6 mois. Quand arrive le printemps, tous les travaux se font en même temps. C'est impossible de se prêter du matériel. » Après 18 mois passés de l'autre côté de l'Atlantique, Dominique Bouchereau rentre en France. Là encore pour reprendre ses études. « Je voulais faire un BTS ACSE, analyse conduite et stratégie de l'entreprise agricole. »

Mais il me restait quelques mois avant de débiter la formation à Carquefou. J'ai eu l'opportunité de travailler dans une ferme en Suisse. Je suis donc parti 6 mois dans la région de Zurich en exploitation laitière et maraîchère. »

Retour aux sources

Malgré les diplômes et de multiples expériences professionnelles, Dominique Bouchereau n'arrive pas à poser ses valises. « Après mon BTS, j'ai été embauché comme technico-commercial par une entreprise spécialisée dans l'alimentation du bétail. Mais je n'y suis resté que deux ans. Je ne m'y retrouvais pas, le travail en exploitation me manquait. Je suis donc reparti dans l'Oise, pour travailler dans une grosse exploitation polyculture-élevage pendant 18 mois. Puis, comme j'aimais travailler dans l'élevage de moutons, je suis parti chez un agriculteur spécialisé en brebis laitières dans le Tarn où je suis resté 4 ans. »

Au printemps 2001, des affaires familiales l'amènent à rentrer au pays. « Au décès de mon

choix de vie

père, ni mon frère, ni ma sœur n'ont souhaité s'occuper des terres de mes grands-parents à Malville. De mon côté, je voulais garder le bien familial. J'ai cherché à me rapprocher de Nantes. Par relation, j'ai trouvé une place dans une exploitation dans le Sud-Mayenne, entre Craon et Château-Gonthier. » La suite, vous la connaissez. Un an plus tard, Dominique Bouchereau ouvre une nouvelle page de sa vie professionnelle. Cette fois d'une durée indéterminée.

Double de choix

A écouter son histoire, on se dit que Dominique Bouchereau a finalement toujours exercé le métier d'agent de remplacement sans en porter le nom. Le changement, le travail en autonomie, la découverte de nouvelles exploitations rythment son quotidien depuis plus de 30 ans. « La plus grande difficulté, c'est de gérer la disponibilité de la main d'œuvre. Sur mon secteur, le plus grand de Loire-Atlantique, nous sommes 5 permanents. On travaille souvent les week-ends et les jours fériés... » Et ce n'est pas sans impact sur la vie familiale. « C'est sûr, je passe moins de temps à la maison... D'autant que j'ai aussi en parallèle des responsabilités associatives et syndicales qui m'appellent régulièrement à Paris. Quand je regarde mon agenda des dernières semaines, je n'ai pas eu beaucoup de jours de repos. » sourit-il.

Sa vie, il ne l'échangerait pourtant pour rien au monde. Pas même pour avoir sa propre exploitation. « J'ai eu l'opportunité de me mettre à mon compte il y a quelques années, quand j'étais au Canada. Mais je n'étais pas assez mûr pour rester là-bas. En France, je ne me voyais pas me lancer seul, il aurait fallu trouver un associé. Sans compter la charge

« Je ne me verrais pas travailler en permanence sur la même exploitation »

financière que cela représente. Aujourd'hui, je ne me verrais pas travailler en permanence sur la même exploitation. J'aime voir autre chose, changer, côtoyer d'autres personnes, être dans un nouvel environnement, mais aussi gérer mon temps comme je l'entends. » Alors bien sûr, cela demande une grande facilité d'adaptation à chaque remplacement. « Il faut être réactif. On s'attache à faire les mêmes choses que l'agriculteur, dans le temps imparti. » Parfois aussi, il lui arrive d'apporter son analyse à l'exploitant. « Quand on voit que l'on peut améliorer certaines tâches, on l'en informe. On est surtout vigilant aux pertes de temps. En tant que salarié de remplacement, nous nous devons d'être performants. » Pour Dominique Bouchereau, le service de remplacement est aussi « un bon apprentissage » pour de jeunes agriculteurs en devenir. « De nombreux agriculteurs ont commencé par là. Cela développe l'esprit d'initiative. »

C'est une bonne école pour devenir agriculteur mais aussi salarié. »

Adeline Le Gal